SARGA MOUSSA, *Le Mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/11762>

DOI : 10.4000/studifrancesi.11762

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 133-135

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel ARROUS, « SARGA MOUSSA, *Le Mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles* », *Studi Francesi* [En ligne], 184 (LXII | I) | 2018, mis en ligne le 03 juillet 2018, consulté le 16 novembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/11762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.11762>

Ce document a été généré automatiquement le 16 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

SARGA MOUSSA, *Le Mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

SARGA MOUSSA, *Le Mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2016, 298 pp.

- 1 En partie composée d'articles remaniés ou augmentés mais que caractérise leur unité de visée, cette belle étude de Sarga Moussa analyse les avatars historiques du mythe européen des Bédouins à travers le genre viatique, des pèlerins médiévaux aux voyageurs et écrivains du XIX^e siècle. La première partie (pp. 21-114) retrace la préhistoire du mythe et met en évidence le progressif renversement du paradigme interprétatif, au profit d'un nouvel imaginaire de tendance idéalisante. À l'aube des Lumières l'image négative des Bédouins est contestée par des érudits (B. d'Herbelot), des voyageurs (Tavernier, le chevalier d'Arvieux) ou des historiens (Boulainvilliers), avant même que s'esquisse une démarche ethnographique marquée par la pensée de Rousseau: les Bédouins apparaissent alors comme une communauté à l'«état de nature». Parmi les élites, ce peuple suscite un intérêt qui va jusqu'à la fascination, par exemple chez Savary (*Lettres sur l'Égypte*, 1785), même chez un rationaliste comme Volney. Dans le dernier quart du siècle, le courant primitiviste le transforme en un véritable objet mythique qui devient un fantasme occidental: descendants supposés des anciens Hébreux, les Bédouins sont cités pour leur sens de la liberté et de l'hospitalité, pour la chasteté de leurs mœurs opposée à la «débauche» des Turcs, leur langue est valorisée et dans leur poésie se lit l'apologie de la passion amoureuse. Cette image primitiviste du Bédouin en bon sauvage «orientalisé» sera contestée (chap. IV, «Controverses philosophiques»), comme on le voit à la lecture dans l'*Encyclopédie* des articles «Arabe», attribué à Diderot (lequel reviendra quelque peu sur sa position dans l'*Histoire des deux Indes*), ou «Arabes» du *Supplément*, rédigé par Turpin, par ailleurs

auteur d'une *Histoire de la vie de Mahomet* où l'image idéalisée du Bédouin subit l'offensive de la Raison philosophique. Dans la critique du mythe, Voltaire occupe une place à part puisque la figure négative du Bédouin sert d'abord à dévaloriser les Hébreux et, ensuite, fait office de repoussoir dans la critique de la religion, islam ou christianisme. Dans la contestation polémique, il y a plus virulent: pour l'érudit hollandais Cornelius de Pauw, en 1773, les Bédouins sont des voleurs dont le nomadisme est facteur de ruine; pour l'abbé et botaniste Poiret (*Voyage en Barbarie*, 1789), qui a rencontré les Bédouins du Maghreb mais se nourrit de clichés anciens, ils font aussi l'objet d'une critique dépréciative: les Arabes nomades sont des «hordes indomptées», des anthropophages.

- 2 Intitulée «Expérience et imaginaire de la proximité» (pp. 117-185), la deuxième partie s'ouvre sur l'expédition de Bonaparte en Égypte. Les aspects idéologiques de la représentation des Bédouins dans le tome XII de la *Description de l'Égypte* (1823) sont analysés à partir de trois contributions. Héritier de l'image mythique des Bédouins et plutôt fasciné par leur mode de vie, Du Bois-Aymé, dans son important *Mémoire sur les tribus arabes des déserts de l'Égypte*, juge qu'ils sont un peuple exemplaire, en bien des points supérieur à ses contemporains européens car ils incarnent la liberté, la fraternité et l'humanité; dans ses *Observations sur les Arabes de l'Égypte*, Jomard, le responsable scientifique de la publication, amplifie leur image démonisée et donne de la *bédouinité* une image totalement négative: insaisissables et dangereuses, les tribus bédouines qui vivent de razzias et de crimes menacent le pouvoir local, aussi devraient-elles être maîtrisées par sédentarisation. En rejetant l'image idéalisée diffusée par Volney, Jomard est à l'origine d'un *contre-mythe*. Il n'en va de même avec le physicien Coutelle qui examina de près le mode de vie des Arabes nomades du Sinaï: dans ses *Observations sur la topographie de la presqu'île du Sinaï*, il montre qu'on a affaire à une société organisée, pratiquant la commensalité et l'hospitalité, et fortement ritualisée (il relativise la pratique du pillage), une société dont il donne finalement une image plutôt rassurante qui atteste d'un changement de sensibilité entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle. D'autres expériences sont rapportées, comme celles vécues par Dom Raphaël de Monachis (1759-1831), chrétien d'Orient francophile qui fut traducteur et interprète de l'expédition de Bonaparte, par l'ethnographe suisse J.L. Burckhardt (1784-1817) ou par un noble polonais spécialiste des chevaux arabes, le comte W. Rzewuski (1784-1831). Raphaël de Monachis, dans l'un des tout premiers ouvrages entièrement consacrés aux Arabes nomades, *Les Bédouins ou Arabes du désert* (publié à Paris en 1816, peut-être d'après des notes rédigées pendant l'expédition de Bonaparte), en donne une image à double face: d'une part, il renoue avec l'image ancienne du Bédouin pillard et retors, antichrétien qui d'ailleurs ne connaît rien au Coran; d'autre part, cet être malfaisant serait, comme chez d'Arvieux et Volney, un descendant d'Abraham capable de générosité. On retrouve l'ambivalence du mythe dans les *Notes on the Bedouins and Wahabys* (Londres, 1830) de Burckhardt dont des extraits parurent en 1830 et 1831 dans les «Nouvelles Annales des voyages» et la «Revue des deux mondes», publications auxquelles il faudrait ajouter celles de la «Revue britannique» en 1830 (reproduction d'un article de l'«Edinburgh Review») et de la «Revue de Paris» en 1840 (*Voyage aux mines de Palmyre – Mœurs et usages des Bédouins* par Poujoulat) et en 1853 (*La civilité puérile et honnête chez les Arabes* par le général Daumas). Burckhardt, qui voyagea en Arabie et au Sinaï et parcourut le désert syrien où il connut les A'neze, «les seuls qui soient véritablement Bédouins», veut se distinguer de ses prédécesseurs qui n'avaient pas une connaissance approfondie du terrain (d'Arvieux n'aurait rencontré que des

Bédouins sédentaires, Niebhur n'aurait vu de véritables Bédouins qu'au Sinai). D'où son rejet du type abstrait du Bédouin, ce qui ne l'empêche pas de tenir sur l'authenticité bédouine un discours primitiviste d'inspiration rousseauiste, ni même de projeter sur les Bédouins des éléments de sa propre culture. Il est le premier à proposer une explication de la pratique du vol («système complet et régulier») dont il relativise à son tour la portée. Le légendaire *émir* Rzewuski est un bel exemple d'immersion et d'empathie puisqu'il vécut en 1817-1819 la vie des Bédouins d'Arabie auprès desquels il éprouva le désir de rester (futur *topos* qu'on retrouvera chez Flaubert), ainsi qu'il le rapporte dans ses *Impressions d'Orient et d'Arabie*. S'il est lui aussi tributaire de Rousseau quand il voit dans les Bédouins un peuple idéal, quasiment à l'état de nature, formant une «république patriarcale» où l'intérêt particulier coïncide avec la volonté générale, il se montre soucieux d'exactitude afin de renverser l'image simplificatrice du nomade pillard, en insistant sur ses qualités morales et culturelles: «La tente du Bédouin est le sanctuaire de toutes les vertus. [...] Le Bédouin est né libre».

- 3 Dans la troisième partie - «Enjeux esthétiques et religieux» (pp. 189-255) - on quitte la scène ethnologique pour la scène littéraire ou la *littérisation* du mythe bédouin. Dans des épisodes bien connus de son voyage en Orient, Chateaubriand donne des Arabes nomades rencontrés en Palestine et en Judée, et vus dans la filiation des patriarches de l'Ancien Testament, des représentations contrastées, ce qui autorise S. Moussa à dire de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* qu'il «trahit une sorte de fantasme phobique» du Bédouin, cet ennemi caché qui parfois prend une dimension romanesque. On ne s'éloigne pas de la tradition catholique avec Joseph Michaud et Joseph Poujoulat, son jeune collaborateur pour l'*Histoire des croisades*. Ce dernier infléchit la vision initiale, si bien que dans les huit volumes de leur *Correspondance d'Orient* (1833-1835) qu'ils publient après leur périple, les Bédouins sont présentés selon deux points de vue opposés. Un exemple: à la différence de Poujoulat qui est un des premiers à s'intéresser à la poésie bédouine, Michaud la discrédite. Dans la vision déjà romantique de Poujoulat, il y a aussi un éloge de la femme bédouine qu'il reprendra dans son roman *La Bédouine* (1835) où est exploité le filon des «amours interculturelles au désert» (pp. 217-221), tout en restant fidèle au schéma de la supériorité chrétienne. L'époque romantique perpétue et renouvelle le mythe. Ainsi, vingt ans après Chateaubriand, et même s'il ne rompt pas avec le «discours orientaliste» et l'eurocentrisme que dénoncera Edward Said, Lamartine ne cherche plus à prouver la supériorité du christianisme dont il relève les points commun avec l'islam. Dans son *Voyage en Orient* (1835), il donne de l'Arabe un portrait idéalisant qui vaut au lecteur une subtile analyse de la célèbre entrevue avec lady Stanhope, la très fameuse sibylle de la montagne libanaise qui prétendait avoir rencontré les tribus bédouines («Le pied de l'Arabe», pp. 224-231). Notre voyageur serait-il *arabisé*, voire transformé en Bédouin? Il s'agit plutôt pour l'*émir Frangi* d'une «bédouinité» fantasmatique. À cela s'ajoute l'intérêt que le poète-voyageur manifesta pour la poésie des Arabes nomades, si vif qu'il se substitua au poète Antar, un Arabe du désert qui vécut au VI^e siècle, dont il écrivit la biographie en 1854. Le même phénomène d'identification se retrouve chez Flaubert, terminus *ad quem* de l'étude (mais la fascination continuera bien après lui): «Flaubert ou la fin des illusions» (pp. 239-255). Flaubert comprend la vie au désert, c'est-à-dire la vie libre, comme l'antithèse de la vie bourgeoise. Alors qu'il avait été marqué dans sa jeunesse par l'exotisme des romantiques puis par le rêve orientaliste, Flaubert préfère à «l'Orient turc» de Byron «l'Orient cuit du Bédouin et du désert» qui est chez lui l'objet d'une esthétisation, ce qui n'exclut pas une observation attentive dont il tirera plus tard parti. Le Bédouin

dont l'image le hantera incarne à ses yeux le nomadisme infini, un idéal de liberté: «J'aime mieux le désert, je retourne chez les Bédouins qui sont libres». Dans sa solitude altière, le Bédouin est semblable à l'artiste. Mais le «rêve nomade» de Flaubert est empreint de nostalgie: «D'ici peu l'Orient n'existera plus».

- 4 Ainsi s'est construite en se transformant l'image du Bédouin. La fascination exercée par les Bédouins et leur esthétisation continueront, entre autres chez Fromentin, mais surviendra une cruelle démythification des nomades, sous l'emprise du racisme. S. Moussa relève la «critique féroce» de Maxime Du Camp qui s'en prend en 1868 au Bédouin poétisé à tort («race *pillarde*, lâche, efféminée [...], singulièrement arriérée et ne méritant ni respect ni confiance»); Maupassant lui fait écho (*Au Soleil*, 1884, et *La Vie errante*, 1890) avec ses préjugés anti-arabes et sa stigmatisation du nomadisme. De cette vision «fin de siècle», S. Moussa donne un dernier exemple avec Loti qui fut «l'un des fossoyeurs du mythe». Même si la fascination du désert perdure, parfois sous la forme d'une «bédouinothérapie» – le mot est de Loti –, chez Isabelle Eberhardt, Lawrence d'Arabie (n'oublions pas sa co-espionne Gertrude Bell), Théodore Monod ou Wilfred Thesiger, à la veille de 1914, le mythe a vécu. Reste la littérature ou le rêve enfui de Stendhal: «C'est sous la tente noirâtre de l'Arabe-Bédouin qu'il faut chercher le modèle et la patrie du véritable amour».
- 5 Dans cet ouvrage qui est bien plus qu'un complément aux anthologies connues ou la simple exploitation de travaux antérieurs, on trouvera une riche bibliographie où le *Voyage à la mer Morte* de Saulcy et le *Voyage aux villes maudites* d'Étienne Delessert (1853) auraient pu être mentionnés. Mérimée, cité pour *L'Amour africain* et qui avait voulu apprendre l'arabe «pour parler aux Bédouins», en a rendu compte en évoquant les «exactions ou les coups de fusil des Bédouins» ou des observations «uniformément défavorables aux Bédouins», qui nous paraissent aujourd'hui suspectes.